





**SCHLOMO**



Laurent MORICEAU

# SCHLOMO

Dépôt légal : Septembre 2023  
Copyright Laurent Moriceau 2023  
ISBN : 978-2-9580583-2-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Personne ne prétend que la résilience est une recette de bonheur. C'est une stratégie de lutte contre le malheur qui permet d'arracher du plaisir à vivre, malgré le murmure des fantômes au fond de sa mémoire.*

*Boris Cyrulnik*



# PRÉFACE

Si j'écris que c'est pétri d'émotion que je sors de la lecture du livre de mon cher ami Laurent Moriceau, ce ne serait pas suffisant. C'est en qualité de vice-président du camp de concentration de Dachau mais aussi par amitié que j'ai acquiescé avec grand bonheur à sa demande de préface.

C'est oppressé, habité, transporté que j'ai terminé les pages que vous allez découvrir.

Laurent nous livre une partition à quatre mains, lui le musicien qui sait de quoi il joue et trace les lignes de ce qu'il nous fait entendre. Une partition de musique brune, une musique tragique, une musique wagnérienne.

Le destin de Schlomo est celui de nombreux juifs de Sobibor et de bien d'autres camps d'extermination.

Je voudrais à ce titre mettre en exergue la sémantique des camps d'extermination et des camps de concentration. Auschwitz, Sobibor et Treblinka étaient des camps d'extermination. On y entrait pour y être exterminé. Schlomo, épargné par hasard ou par destin, chacun choisira, connut les violences, les assassinats, le génocide des juifs à Sobibor.

À Sao Paulo et c'est là la partition à quatre mains, Laurent nous transporte en alternant les chapitres de Sobibor au Brésil, il nous conte la vie angoissante des Mendel, les disparitions, le tragique des proches, les trafics en tout genre, d'autres violences, en somme une vie à l'écart, mais pourquoi ?

Y a-t-il eu de l'humanité à Sobibor ? On pourrait le penser en lisant l'odyssée de Schlomo. Il est sauvé par Wagner, SS qui propose de l'épargner, s'il lui façonne une bague. Une bague pour lui, bijoutier, cela n'a rien d'exceptionnel. Cependant, Wagner est un tyran dont le seul protégé est Schlomo.

Cela fait-il de lui un Humain ? Je ne livrerai pas mon sentiment, mais Wagner forcera Schlomo à des sévices physiques, à des travaux forcés, et le fera assister à des assassinats.

En alternant ainsi les chapitres entre Sobibor et Sao Paulo, l'auteur, d'une trame alerte, d'une écriture rapide, parfois essoufflante et l'histoire s'y prête, angoissante par ces temps sombres et bruns, par ces temps qu'on ne peut oublier, jamais, l'auteur nous conduit vers un final qui ramène chacun à sa propre existence vis-à-vis du mal perpétré. C'est le bien, même tragiquement, qui doit gagner.

Car voilà bien, sans trahir plus le sujet de cet ouvrage, la thèse de ce roman historique, fouillé.

La Mémoire. Le temps n'efface rien, les distances ne séparent pas. La cruauté revient comme un boomerang vers celui qui la pratique. Un jour, il faut payer ses dettes. C'est ce que nous traduit admirablement Laurent Moriceau ici, et je l'en remercie.

**Serge QUENTIN**

**Vice-président de l'amicale du camp de concentration de Dachau**

# CHAPITRE 1

— Hey Soby, la nuit commence à tomber ! On va rentrer maintenant. Dépêche-toi de finir ce que tu as commencé !

Gunter Mendel ne raterait pour rien au monde sa sortie quotidienne au parc de la Luz, ce magnifique parc situé en plein centre de Sao Paulo. À 67 ans, il était toujours alerte et se permettait même parfois des sorties un peu plus sportives, un peu plus physiques, toujours avec son chien, mais sur un rythme un peu plus soutenu. Des marches à 4,5 ou 5 km par heure de moyenne pendant 1 heure ne lui faisaient pas peur et il essayait de s'en programmer au moins une par semaine.

Il faut dire qu'il était obligé de prendre soin de lui. Il y a une douzaine d'années, Ana et Carla furent la plus belle des conséquences d'un second mariage avec Isabelle, une femme beaucoup plus jeune que lui. Ses deux jumelles l'accaparaient tous les soirs en rentrant de l'école et il devait se maintenir en forme pour subir leurs assauts, leurs questionnements, leurs crêpages de chignon sur des sujets futiles, la plupart du temps.

— Allez, Soby, je n'ai pas envie de subir les remontrances de tes jeunes maîtresses si on n'est pas revenus quand elles rentreront de l'école.

Empruntant le chemin du retour, la pluie commençait à faire briller de mille feux l'asphalte de l'avenue Rio Branco, faisant oublier la folie urbaine de l'heure de pointe de cette mégalopole. Débarqué dans les années 1950, Gunter constatait indubitablement la métamorphose de sa ville d'adoption qui ne dépassait pas, à l'époque, les 2 millions d'habitants. Aujourd'hui, à l'aube des années 1980, elle avait quadruplé. Plus de 8 millions d'âmes habitaient désormais à Sao Paulo.

Soby, comme à son habitude, tirait comme un dératé sur sa laisse, à s'en étrangler, pressé certainement de retrouver Ana et Carla mais également sa gamelle qui l'attendait comme tous les jours à son retour de promenade. Poussant la porte de sa

luxueuse maison en plein centre-ville, Gunter appréciait le calme éphémère de cet instant. Dans moins de quinze minutes, deux raz-de-marée de 12 ans allaient investir cette demeure et chasser sa quiétude pour les heures qui suivraient. Isabelle ne rentrait pas avant 19 h 30. Elle finissait son service à l'hôpital de Sao Paulo à 18 h 30, mais les transports, sur ce créneau horaire, étaient aussi surchargés que les avenues principales. Elle devait parfois attendre le 2<sup>e</sup> ou le 3<sup>e</sup> métro pour arriver à se faufiler dans une rame et se laisser bercer, compressée, comprimée, compactée jusqu'à la Luz Station.

Là, il lui restait une dizaine de minutes à pied pour rejoindre son havre de paix, son mari, ses filles et son chien. C'était d'ailleurs à l'hôpital qu'elle avait rencontré Gunter. Il avait été admis dans un triste état après avoir été passé à tabac, un soir, pour une sordide affaire d'argent sale. Il avait une quarantaine d'années à cette période et Isabelle avait été encore plus dévouée et professionnelle qu'habituellement.

Elle tomba rapidement sous son charme, malgré leur légère différence d'âge. L'infirmière et son patient s'étaient donc très vite rapprochés. La police avait essayé d'en savoir un peu plus sur cette histoire un peu louche mais finalement, l'affaire avait été classée sans suite, Gunter décidant de ne pas porter plainte. Ils se revirent plusieurs fois à sa sortie d'hôpital et finirent par se marier 3 ans plus tard. À 32 ans, Isabelle était la plus belle et la plus heureuse des mariées. Cela ne se voyait pas encore mais sous sa robe, 2 petits êtres commençaient à gigoter, ignorant le destin qui leur était réservé.

*17 h 30, les filles n'allaient pas tarder*, se dit Gunter en finissant de boire sa Paulaner, sa bière préférée, qu'il avait l'habitude de déguster au calme, après sa sortie quotidienne. Soby était maintenant couché, le ventre plein, surveillant la porte d'entrée, et réagissant en dressant les oreilles à chaque bruit venant de l'extérieur. C'est la sonnerie du téléphone qui le fit sursauter. Il se mit à aboyer, la confondant, comme à chaque fois, avec celle de l'entrée.

— Soby ! Ça suffit, ce n'est que le téléphone ! Gunter, habitué à cette confusion, ne pouvait s'empêcher de sourire à chaque fois.

– Allô ? Gunter décrocha sans pour cela délaissier sa bouteille.

– Je suis bien chez monsieur et madame Mendel, les parents d’Ana et Carla ?

– Euh... oui, c’est bien ça, répondit Gunter qui posa délicatement sa bière, intrigué par cette question.

– Papa, papa ! Carla a disparu ! Je sais pas où elle est ! Papa, viens vite... Ana avait pris le téléphone des mains de l’interlocuteur et pleurait maintenant.

– Allô, Ana ! Elle est où Carla ? Et toi, où es-tu ?

Le cœur de Gunter s’était soudainement accéléré jusqu’à battre la chamade en entendant les pleurs de sa fille, incapable de dire où elle était.

– Passe le téléphone au monsieur, Ana.

Gunter essayait de ne pas paniquer. Sa bouteille de bière était maintenant à ses pieds, cassée. Le nectar houblonné se répandait sur le carrelage comme le faisaient, à cet instant précis, la panique et la frayeur sur la totalité de son échine, commençant à envahir son cerveau.

– Je suis le responsable de la station de métro Santana, monsieur Mendel. Votre fille Ana est venue me voir paniquée car elle ne retrouvait plus sa sœur.

– J’arrive tout de suite ! Prenez soin de ma fille.

– Je vous attends, monsieur Mendel. Je garde votre fille avec moi, ne vous inquiétez pas !

« Ne vous inquiétez pas !!! » C’est bien ces mots que Gunter, affolé, avait entendus avant de raccrocher ! *Comment veut-il que je ne m’inquiète pas ?*

30 secondes plus tard, il était dehors, sous l’œil interrogateur et surpris de Soby. Que se passait-il ? Les séances de sport étaient, à cet instant, bénéfiques car Gunter courait maintenant sur l’avenue Rio Bronco, ignorant le temps exécrable, les trombes d’eau qui lui noyaient le visage et lui plaquaient les cheveux, devenus blancs avec l’âge. La station de métro était proche mais il lui faudrait au moins 20 minutes pour arriver à Santana.

*Ça ne pouvait pas être une blague*, se disait-il. Il connaissait bien ses filles, incapables de faire ce genre de plaisanterie. Ce

n'était pas la météo qui le faisait frissonner soudainement sous son imperméable mais bien la sensation que quelque chose d'effroyable débutait dans sa vie.

Dès qu'il sortit de la rame, sa fille courut pour lui sauter dans les bras. Elle était toujours en pleurs, inconsolable. Gunter inspectait des yeux chaque coin de la station, comme il l'avait fait tout le long de son parcours pour arriver à Santana. Il serrait sa fille dans ses bras, avec l'espoir incessant de croiser le regard de Carla, mais en vain. Le responsable arriva.

— Je suis désolé, monsieur Mendel, mais nous ne la trouvons pas. J'ai lancé tous mes agents et nous n'avons rien trouvé. J'ai appelé la police. Ils arrivent.

Gunter était perdu, hagard ! Il hurlait maintenant le prénom de sa fille à se rompre les cordes vocales. Ses cris résonnaient dans toute la gare, faisant se retourner avec stupeur les passants qui comprirent rapidement qu'un drame était en train de se dérouler à la station Santana.

— Bonjour, monsieur Mendel, je suis Julia Mota, capitaine de la police civile de Sao Paulo. Calmez-vous ! Je comprends votre désarroi mais cela ne sert à rien. Nous allons faire tout notre possible pour retrouver votre fille.

La capitaine venait d'arriver avec deux de ses collègues.

— Il faut que je parle à votre fille pour savoir ce qu'il s'est exactement passé.

Elle s'agenouilla devant Ana et sur un ton doux et rassurant, commença son interrogatoire.

— Bonjour, mademoiselle. Comme tu viens de l'entendre, je m'appelle Julia. Et toi, c'est Ana, c'est bien ça ?

La petite fille regarda son père, les yeux toujours humides, se demandant si elle devait répondre. L'acquiescement de ses yeux la réconforta et elle tourna à nouveau son regard vers Julia.

— Oui, c'est ça ! Ana Mendel.

— Super ! Et dis-moi ce qu'il s'est passé exactement. Vous êtes descendues toutes les 2 à la station, c'est ça ?

— Oui, madame.

— Oula ! Appelle-moi Julia, s'il te plaît, ma puce ! Tu me vieillis, là, tu sais !

– D'accord, madame !  
– Bon, c'est pas grave, ça va venir ! Alors, dis-moi ce que vous avez fait en sortant du métro. Vous deviez en prendre un autre, c'est ça ?

– Oui ! Tous les jours on a un peu de temps entre les 2 trains, alors on va souvent aux toilettes là-bas.  
Ana montrait du doigt l'entrée des sanitaires à une vingtaine de mètres.

– Vous y avez été toutes les 2 ?  
– Non, moi j'ai attendu Carla près des journaux, là.  
– D'accord, Ana. Tu es en train de me dire que tous les jours vous faites la même chose à savoir, aller aux toilettes entre vos 2 trains ?

– Oui, madame.  
– Oui, Julia.  
– Oui, pardon... madame... Julia !

Un petit rictus se dessina sur le visage de la capitaine. En se relevant, elle caressa les cheveux d'Ana.

– Merci, ma chérie. Tu es très courageuse. Tu viens avec moi ? On va aller voir dans les sanitaires.

Julia tendit sa main afin qu'Ana prenne la sienne, sans la brusquer. Gunter, impuissant, les suivit, emboîtant le pas au chef de station.

À la surprise générale, sauf à celle du responsable de la gare, les toilettes étaient immaculées, sentant encore la peinture.

– Les travaux sont juste terminés d'hier. Nous avons rénové les murs et le plafond qui étaient couverts de graffitis. Les portes ont également été repeintes.

Le responsable semblait fier de présenter son chantier fini, même si ce n'était pas vraiment le but de leur visite. Il poussa soudainement un cri :

– Mais ce n'est pas possible ! Mais qu'est-ce qu'ils ont dans la tête tous ces jeunes ! Ils ne respectent rien ! Regardez-moi ce qu'ils ont fait !

Il se dirigea dans le fond des sanitaires en faisant de grands gestes de dépit. Dans un recoin, il montra du doigt le mur, juste au-dessus de 5 urinoirs flambant neuf. Une inscription en noir, faite certainement avec un gros crayon-feutre style

marqueur, mettait à mal le récent travail des peintres. Les 3 mots « Pour toi, papa », écrits apparemment à la va-vite, ornaient maintenant ce mur fraîchement rénové. *Voilà qu'ils font des tags pour leurs parents, maintenant !*

— Attendez ! Vous me certifiez que cette inscription n'était pas présente hier ? demanda Julia.

— Et ce matin non plus, répondit, énervé, le chef de station. Non, elle a été faite cet après-midi. Ah, si j'avais pu attraper le jeune voyou qui a fait ça !

— En effet, c'est un voyou qui a fait ça. Mais il n'est peut-être pas si jeune que ça ! Julia se tourna vers Gunter, devenu blême.

— Vous allez bien, monsieur Mendel ? Ces mots semblent vous parler, non ?

— Euh... pourquoi me diraient-ils quelque chose ? répondit-il après avoir dégluti à plusieurs reprises.

— Je ne sais pas ! Vous semblez... bizarre, soudainement !

— Et vous ne seriez pas bizarre, vous, si votre fille avait disparu ? Vous feriez bien de partir à sa recherche plutôt que de visiter des toilettes !

— Mes hommes sont déjà en train de fouiller de fond en comble la station et ses alentours. Nous n'avons pour l'instant aucune piste vers laquelle nous engouffrer, mais je cherche, monsieur Mendel, et la dernière fois que votre fille a été vue, c'était ici !

Pas très grande, dans les 1,65 m, Julia était un petit bout de femme dynamique. Ses cheveux blonds étaient maintenus par une queue de cheval visiblement faite à l'arrache, histoire de ne pas être gênée si ce début d'enquête devenait physique. Ses courbes apparemment parfaites pouvaient laisser croire qu'elle pratiquait le sport assidûment. Elle était autoritaire et avait de la répartie. Gunter Mendel venait d'en faire les frais.

— Capitaine, j'ai un témoin qui a peut-être vu quelque chose. Un agent revenait par l'entrée principale de la station, accompagné par une femme. Elle est serveuse au café juste en face.

— Merci, Diego. La capitaine s'empressa d'aller au-devant de cette femme pour commencer à recueillir son

témoignage, non sans avoir lancé un petit regard narquois à Gunter, histoire de confirmer ses récents propos. Son équipe était déjà bien au travail ! Elle ne savait pas pourquoi, mais malgré ce qu'il venait de lui arriver, elle n'aimait pas Gunter Mendel.



## CHAPITRE 2

12 mai 1942. Un fatras de vapeur, de sifflements, de bruits stridents, de cris, de chocs de wagons détachés, débarquaient bruyamment sur cette voie de chemin de fer secondaire. Une locomotive venait de passer devant un panneau flambant neuf sur lequel était inscrit GARE DE SOBIBOR. À l'intérieur du train, seuls quelques yeux hagards et à demi ouverts avaient pu le distinguer à travers les interstices des planches des wagons à bestiaux. Mais aucun animal dans ces wagons. Mais des juifs ! Hommes, femmes et enfants. De tous âges. Affolés, terrorisés, épouvantés, expulsés manu militari de leur mouroir roulant dès qu'il fut arrêté. Cela faisait plusieurs jours qu'ils étaient entassés dans des conditions lamentables et inhumaines. Avant ce jour, ils avaient enduré 48 heures de marche forcée après avoir reçu leur convocation effrayante. Surveillés par des gardes armés jusqu'aux dents n'hésitant pas à tirer dans les nuques des anciens n'avançant pas assez vite, ils avaient quitté le ghetto d'Opole pour une destination inconnue. En tête du convoi, les charrettes tirées par les animaux avec les vieillards et les enfants. La veille, avant de monter dans le train, ils avaient été parqués dans un enclos bardé de barbelés. Sans avoir mangé ni bu à l'arrivée de ce terrible périple, quelques Polonais venaient leur échanger une carafe d'eau contre... une alliance ou une chaîne en or ! Les habitants locaux s'étaient habitués à faire de l'argent avec le malheur des autres.

À l'ouverture des portes coulissantes, malgré les cris, les coups de sifflet et les aboiements, une valse était diffusée dans les haut-parleurs nasillards du quai. Cette mélodie stridente, en totale opposition avec l'accueil sauvage qui leur était réservé, reflétait parfaitement le sadisme et le machiavélisme des hôtes. Des coups de matraque et des chiens enragés « aidaient » ceux qui n'évacuaient pas assez vite le wagon. Des juifs, déjà prisonniers, étaient affectés au débarquement de leurs compatriotes en les assistant du mieux qu'ils le

pouvaient, sous le regard du kapo, leur chef juif à la solde des Allemands.

— Dites que vous avez un métier manuel ! Pour sauver votre peau, dites ça ! Discrètement, ces recommandations étaient chuchotées à l'oreille du plus grand nombre d'arrivants par les prisonniers aidants. Eux savaient ce qui les attendait. Un bruit strident de larsen, des tapotements sur un micro et un SS prit soudain la parole, coupant subitement la valse nasillarde.

— Bonjour à tous. Bienvenue à Sobibor. Vous êtes arrivés dans un camp de travail. Faire des efforts, c'est bon pour l'esprit et la santé. Nous sommes donc vos bienfaiteurs. Vous allez vous séparer en deux groupes. Les femmes d'un côté, les hommes et les enfants de plus de 14 ans de l'autre. Les malades et ceux qui ne peuvent pas marcher, dirigez-vous vers cette charrette. Nous vous conduirons à l'hôpital après avoir pris une douche. Vous devrez vous laver car nous avons récemment découvert que le typhus avait fait son apparition dans le camp. Laissez vos bagages sur cet autre charriot. Vous les récupérez plus tard.

Ces phrases semblaient avoir été apprises par cœur et récitées sur un ton autoritaire et cyniquement enjoué par le commandant adjoint du camp, l'adjudant-chef Gustav Wagner.

— Y a-t-il parmi vous des tailleurs, des cordonniers, des couturières, des femmes de ménage, des électriciens, des cuisiniers ? Si c'est le cas, avancez d'un pas.

Gustav Wagner passait à présent en revue tous ceux qui s'étaient mis en avant. Les toisant de haut, il n'hésitait pas à positionner le bout de sa cravache sous le menton de chacun pour lui relever la tête.

— Et toi, tu fais quoi ?

— Je suis tailleur, monsieur.

— Tu as travaillé où ?

— À Opole, avec mes parents. Ils sont de bons tailleurs.

— Et où sont-ils ?

— Sur le charriot là-bas. Ils sont fatigués par le voyage mais ils iront mieux demain.

– D'accord, nous verrons demain. Restez là ! Et vous, vous faites quoi ? Il continua son interrogatoire à tous ceux qui s'étaient avancés. Il conservait les corps de métier utiles à la vie du camp. Les non retenus étaient directement envoyés à la douche.

– Moi, monsieur, je suis bijoutier, monsieur ! Un jeune homme qui ne s'était pas encore avancé interpella Wagner. Je fabrique des bijoux. Je suis le meilleur !

– Toi, bijoutier ? Mais tu as quel âge ? s'étonna l'adjutant-chef.

– 16 ans, monsieur. Regardez ce que j'ai fait. Il lui montra son annulaire orné d'une belle chevalière en or.

– Et c'est toi qui as fait ça ?

– Oui, monsieur ! Moi et mon frère. Je ne peux pas travailler sans lui. Il m'aide beaucoup. Regardez ça ! Le jeune homme montra une petite mallette à outils en cuir, qu'il avait conservée sur lui, remplie d'outils de bijoutier.

Gustav Wagner, après avoir regardé les outils, hurla.

– Tous ceux qui sont derrière, vous allez être conduits à la douche. Les autres, vous serez emmenés dans vos baraquements... Et tu pourras me faire la même bague ? demanda-t-il au jeune devant lui.

– Ho oui, monsieur ! Et elle sera bien plus belle que celle-là !

– D'accord ! Suis les autres avec ton frère.

Il les poussa brutalement tous les 2 afin qu'ils rejoignent les quelques compatriotes qui avaient, pour l'instant, échappé à la douche.

Une file indienne commençait à s'étirer pour se diriger vers la zone 3, ces baraquements cachés derrière différentes haies et surtout protégés par une double barrière de barbelés et accessibles par un long chemin sinueux.

Le jeune joaillier et son frère furent conduits à l'atelier dans lequel ils allaient désormais passer la plus grande partie de leurs journées. Ils furent à nouveau poussés brutalement à l'intérieur par le kapo qui prenait apparemment beaucoup de plaisir à molester ses semblables, surtout devant un SS. Une

petite table et deux chaises trônaient au fond de la pièce, au milieu d'une poussière omniprésente.

— Voilà votre atelier. Vous avez beaucoup de chance d'avoir été choisis, alors tenez-vous à carreau. Récurez-moi cette porcherie et attendez les ordres.

Le kapo fit demi-tour et sortit, en lançant un regard haineux aux 2 frangins, sans oublier de donner un violent coup de cravache sur la table, à quelques centimètres du plus jeune bijoutier. La poussière volait maintenant dans toute la pièce. Les 2 frères se regardaient médusés, dans l'incompréhension totale. Pourquoi tant de méchanceté... de la part d'un compatriote ?

L'adjudant-chef Wagner ne tarda pas à débarquer avec un petit sac à la main alors que les frères étaient en train de passer le balai, tentant de redonner à cette pièce un semblant de dignité.

— Je suppose que vous avez besoin d'or pour confectionner mes bagues, n'est-ce pas ? Ha, ha ! Eh bien, en voici.

Il vida son sac en toile de jute sur la table. Les frères eurent un haut-le-cœur en découvrant le contenu du sac : des bagues, des boucles d'oreilles, des pièces de monnaie, des montres... et le reste d'une mâchoire inférieure... dans laquelle était encore implantée une dent en or.

— Je repasserai pour que vous puissiez prendre les mesures de mon doigt. Il en faudra une pour le commandant Franz Stangl également. Mettez-vous au travail tout de suite ! Avant de sortir, il se tourna vers le jeune bijoutier et lui demanda :

— Tu t'appelles comment ?

— Stanislaw Szmajzner, monsieur. Mais tout le monde m'appelle Schlomo.

Il n'avait pas fini sa phrase que chacun des frères reçut un violent coup de matraque sur le bras. Comme ça, pour rien. Juste pour se défouler. C'était certainement devenu une habitude de frapper, un réflexe pour montrer une supériorité et jouir devant une infériorité évidente.

— Je n'aime pas les juifs, Schlomo ! Vous êtes une sous-race, de la vermine... Et il disparut.

*Et moi, je n'aime pas les Allemands pour les mêmes raisons*, se disait Schlomo dans sa tête, en essayant de la garder haute.

Dès qu'il fut sorti, le frère de Schlomo, se tenant le bras, alla à la fenêtre pour regarder ses compatriotes marcher en rang, deux par deux, et se diriger vers les baraquements de la zone 3.

— On aurait peut-être dû rester avec nos parents, dit-il. Je ne refuserais pas une douche maintenant après notre expédition dans ces satanés wagons et la crasse de cet atelier.

Il regardait au-delà des bâtiments, en direction de cette fameuse zone interdite. En découvrant la fumée noire sortant des immenses cheminées, il se tourna, regarda son frère et lui dit :

— En plus, les douches doivent être bien chaudes, la chaudière tourne à plein régime !



## CHAPITRE 3

Gunter s'empressa de suivre Julia qui partait d'un bon pas vers la serveuse, seule témoin pour le moment, de la disparition de Clara. Elle ordonna à ses agents d'organiser un périmètre de sécurité autour des sanitaires et de contacter l'équipe technique. Elle pensait que cela avait peut-être un lien avec cette affaire.

— Bonjour, madame. Je suis la capitaine Mota. Apparemment, vous avez vu la petite Clara sortir de la gare ?

— Oui. D'après la description que votre agent m'a faite, je pense que c'est elle.

En effet, la police avait demandé à Ana comment sa sœur était habillée car Gunter était incapable de décrire la tenue vestimentaire de sa fille sur cette journée... ni sur toutes les autres d'ailleurs. Les sœurs n'étaient jamais habillées de la même manière. Clara, ce matin, portait un jean bleu clair, des chaussures montantes en cuir marron et une grosse doudoune noire. Elle arborait également une belle écharpe écru qu'elle ne quittait jamais, même à la maison.

— Et elle était avec quelqu'un ?

— Oui, un homme, mais dissimulé sous une capuche et une écharpe recouvrait son visage. Vu la météo, cela ne m'a pas forcément choquée.

— Vous pourriez le décrire ?

— Non. Vous savez, il pleuvait. Il y a beaucoup de passage à cette heure et je ne les ai vus que quelques secondes.

— Et pourquoi les avoir remarqués eux plutôt que d'autres ?

— La jeune fille n'arrêtait pas de regarder derrière elle comme si elle cherchait quelqu'un, ou un regard. J'ai tout simplement pensé à une petite fille qui avait fait une bêtise et était réprimandée par son père. Il la tenait fermement par le bras tout en discutant avec elle. Je l'ai trouvé un peu brutal avec sa fille.